

A
U
SINGULIER

TRACES

DISCOURS
AUX NATIONS
AFRICAINES

Felwine Sarr

Photographie de couverture : © Doan Ly / 37.2

© ACTES SUD, 2021
ISBN 978-2-330-14795-2

TRACES

Felwine Sarr

DISCOURS AUX NATIONS AFRICAINES

|
A
U
SINGULIER

À Fehe.

Prologue

J'ai été vomi par la mer, un jour, sur une plage de la Méditerranée. J'avais quarante ans. J'étais instituteur dans une petite ville du pays. Puis un jour, je fus pris par une fièvre. Partir. Quitter une vie monotone. J'avais formé plusieurs générations d'élèves, semé en eux les graines du savoir et de la liberté, j'espère ; mais mes fins de mois étaient toujours difficiles. Toujours à compter les sous, à priver les miens du plaisir du superflu. Je n'allais probablement jamais finir de construire la petite maisonnée que je bâtissais depuis que j'avais commencé à travailler, il y a quinze ans. Et puis ce pays me sortait des yeux. Une classe politique véreuse qui décidait de qui pouvait mener une vie décente, une hypocrisie sociale, une gérontocratie étouffante, des horizons emmurés, un avenir barré...

Je décidais de tenter l'aventure. Je voulais être comme ces jeunes gens du quartier qui, au bout de cinq ans d'exil, ajoutaient un étage à la maison familiale et envoyaient leurs parents à La Mecque ou à Lourdes ; et qui surtout avaient gagné aux

forceps la respectabilité de ceux qui pourvoient à leurs besoins et à ceux des autres.

Je n'étais qu'un pauvre bougre. Un petit instituteur de quartier, sans envergure sociale, sans voix, écouté par personne, sauf par mes élèves, à qui je faisais découvrir le monde avec un certain enthousiasme les jours où la passion me revenait ; je leur donnais les clefs pour en percevoir l'immensité. La plupart du temps, je leur transmettais machinalement des rudiments d'histoire, de grammaire, d'arithmétique, de culture générale, en n'étant pas sûr que tout ceci leur rendrait le monde plus habitable.

Avec les années, l'admiration de Coura s'était envolée. Peut-être même l'amour avec. La vie étriquée que je lui offrais ne lui convenait plus. Je le voyais dans son regard éteint lorsqu'elle me dévisageait en se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir faire de moi. Elle me gardait à ses côtés, par loyauté et peut-être par habitude, comme on conserve un fardeau dont on ne sait comment se délester. Sa voix habitait désormais la sécheresse de l'espoir déçu. J'avais perdu jusqu'au souvenir de sa tendresse. Elle n'osait plus assister aux mariages du quartier, disait-elle, car elle serait obligée de porter la même tenue qu'il y a deux ans. À quoi servait un mari qui ne pouvait même pas l'embellir les jours de fêtes, parmi ses amies et rivales ?

Je connaissais les dangers de l'affaire. J'avais vu assez de reportages et lu assez de journaux qui les